



**HISTOIRES
D'ENGAGEMENT
DE FEMMES DANS
LE ROYANS-
VERCORS**

Novembre 2022



Association l'Ebullition, novembre 2022

Monotypes page de garde, p.18, p.30 et p.31, : www.dianeetienne.tumblr.com

En partenariat avec le Réseau des Médiathèques du Royans-Vercors

Merci à Nadia, Renée et Maud pour leur confiance, leur force et l'espoir qu'elles nous transmettent.

C'EST L'HISTOIRE DE FEMMES, AFFECTÉES PAR LES INJUSTICES.
C'EST L'HISTOIRE DE FEMMES QUI S'ENGAGENT DANS DES MOBILISATIONS
COLLECTIVES ET QUI, À TRAVERS ELLES, EXPLORENT DES CHEMINS
D'ÉMANCIPATION.

C'EST L'HISTOIRE DE RENCONTRES DE 3 FEMMES QUE NOUS CROISONS, AVEC
LESQUELLES PARFOIS NOUS LUTTONS, AVEC LESQUELLES NOUS NOUS SENTONS
EN LIEN.

3 HISTOIRES DE VIE TRICOTÉES QUI SE MÊLENT À LA GRANDE HISTOIRE, AUTANT
DE FRAGMENTS DE VIE ET D'ÉMOTION POUR DIRE LA RÉVOLTE, LA COLÈRE ET
L'ESPOIR.

C'EST L'INTUITION QUE LES RÉCITS DES FEMMES D'ICI COMPTENT ET SONT DES
TRÉSORS À VALORISER.



Renée, de révoltes en révolution

J'appartiens à plusieurs classes sociales à la fois. Mes parents étaient épiciers et ils économisaient beaucoup. Ils voulaient construire des appartements pour leur vieillesse donc nous vivions sans le sou. Je suis restée fidèle à leurs origines et je ne me suis pas élevée dans la société. Je pense d'ailleurs que nous n'avons pas le choix de rester fidèle à nos origines. Je me suis beaucoup identifiée aux pauvres. Et puis j'ai été élevée par ma grand-mère qui était communiste et ça m'est resté.

Je suis devenue institutrice en décembre 68 à Paris alors que j'étais auvergnate et j'ai découvert les gens qui n'étaient pas riches. Mes parents n'ont pas fait d'étude et étaient inquiets de ce que j'allais devenir si j'en faisais. Ils ne voulaient pas que je fasse d'études alors moi j'en ai fait quand même... mais je n'ai pas eu de bourse. J'allais en même temps à la fac à Vincennes, ça m'a permis de m'engager un peu dans le syndicat, dans les manifestations, ça a changé ma façon de voir la vie.

Avant je pensais que j'allais me marier, avoir des enfants...mais après tout ce que j'ai vu et vécu là, je ne pouvais plus imaginer ça. Je suis allée un peu au MLF aux beaux-arts mais ce n'était pas le plus important de ma lutte, le plus important c'était contre le Vietnam, contre l'apartheid et on faisait des manifs tout le temps, toutes les semaines nous allions en manif. A Vincennes, il y avait beaucoup de groupuscules, c'était très intéressant. Les profs étaient d'avant-garde et j'ai découvert que

la lutte c'était une prise de conscience de l'état du monde et comment nous pouvions un peu changer les choses.

L'Université de Vincennes, ça c'était quelque chose ! Tu pouvais t'inscrire directement en licence et tu choisissais des unités de valeur. Il y avait la licence libre qui était hyper facile où tu pouvais choisir tes cours, tes profs. C'était vraiment intéressant. Je me suis d'abord inscrite en littérature moderne puis en psychologie. Je faisais des unités de valeur en psychanalyse sans rien y comprendre, mais ce n'était pas grave ! J'étais allée voir le secrétariat avec un copain et on nous avait dit *le désir d'abord*. Alors on a choisi ce qu'on désirait. Il y avait des échanges tout le temps, des étudiant.e.s étranger.e.s, ça discutait partout, surtout à la cafétéria. Il y avait une assemblée générale en permanence, je n'avais jamais vu ça. Les gens discutaient tout le temps et moi, j'écoutais. Certaines unités de valeur étaient en non-directivité, ça veut dire que quand tu rentrais dans la salle, tu ne savais pas qui était le prof. Je me rappelle d'un cours où nous

n'avons su qui était le prof qu'à la fin des 6 mois. Je me souviens d'une unité de valeur en psychologie avec un prof qui parlait de notre vécu. Nous étions tous et toutes dans le social ou l'éducation et il parlait des expériences des gens. Les grands philosophes, Foucault et les autres faisaient leurs cours la journée mais nous, nous suivions les cours du soir puisque nous travaillions. J'ai été vraiment marquée par la remise en cause complète de l'éducation et de la pédagogie que nous vivions dans cette université. Cette expérience a changé nos mentalités. Nous critiquions l'institution à tous les niveaux, en elle-même. Tous les gens qui ont vécu Vincennes ont vécu une autre vie et ont pu militer à fond après ça pour changer la société. Moi, ça m'a transformé ! Ils ont fini par tout raser parce que Vincennes c'était une trop grande critique, il fallait qu'il ne reste rien. Mais nous, nous savons que Vincennes est en nous.

Quand on ne parle pas, on peut tomber malade facilement

Après Vincennes, ce qui était dans l'air du temps, c'était *il faut se changer soi-même* mais je trouve que c'est ça qui casse la vraie lutte. Comme s'il fallait d'abord se changer soi-même pour après changer la société. Et cette idée est toujours en vigueur aujourd'hui alors que nous sommes des êtres sociaux et qu'on a plutôt intérêt à changer la société pour s'épanouir tous et toutes ensemble. A ce moment-là, pour me changer moi-même je suis allée en Inde avec un copain. Et quand je suis revenue je ne comprenais rien, il y avait de la marchandise partout, tout le monde était en jeans...alors je suis tombée malade psychologiquement. Comme j'ai été malade, j'ai régressée dans mon engagement politique et social. A ce moment-là je suis tombée sur un psy à qui je racontais tout ce qu'il se passait pour moi et lui m'a poussée à me décentrer de moi-même, à aller vers mon penchant naturel, les autres. Je pense que nous avons tous ce penchant mais nous ne le

laissons pas s'exprimer parce que toutes les conditions sociales nous poussent à l'individualisme. En psychiatrie, être une femme était un handicap. C'était très dur, j'étais un peu la paria en tant que femme, de 28 ans, sans emploi. Les hommes étaient mieux vus que toutes les femmes présentes. Des jeunes psy, internes en psychiatrie, étaient quand même à l'écoute. Pour s'en sortir en psychiatrie, il faut des gens à l'écoute. J'aurai pu aller à Laborde, ils voulaient me prendre comme patiente mais j'ai refusé ! C'est vraiment le retour du voyage en Inde qui m'a fait décompenser, même si je n'y suis restée que 9 ou 10 mois. Je ne pouvais pas me réadapter. Et puis quand tu reviens d'un pays qui a été colonisé, tu sens une différence énorme. Peut-être que si j'avais plus parlé en revenant je ne serai pas tombée malade, parce que quand on ne parle pas, on tombe plus malade. Beaucoup de jeunes ont vécu ce que j'ai vécu, n'ont pas pu se réadapter à la France au retour de voyage comme celui-là. D'autres jeunes sont resté.e.s là-bas, coincé.e.s, n'avaient pas d'argent pour revenir, certain.e.s

sont même mort.e.s là-bas. Ça a été une sacrée période ! J'avais l'impression que le monde avait beaucoup changé pendant mon absence. L'argent est venu en force et s'est installé ; les gens ont été coincés dans la consommation. Et nous, comme des cons, nous ne savions pas que la guerre du Vietnam était terminée ! Personne ne nous l'a dit ! Nous sommes revenu.e.s faute d'argent pour continuer le voyage mais le fait de faire quelque chose qu'on n'a vraiment pas envie de faire, ça aussi, ça rend malade.

La vraie démocratie c'est décider tous ensemble

J'ai été instit' pendant cinq ans dans le 20^{ème} arrondissement à Paris. J'ai trouvé le boulot d'instit' vraiment difficile. Je ne pouvais pas sortir de l'école avec les gamin.e.s. Pourtant, j'étais dans un arrondissement avec des écoles expérimentales. J'étais remplaçante et j'ai pris conscience du rôle de l'éducation dans la vie des gens. Il y avait des gamin.e.s en maternelle qui étaient tout le temps assis.e.s à leur table. Le fait de ne pas pouvoir sortir

avec les gamin.e.s m'a beaucoup déplu alors j'ai arrêté. En plus j'étais un peu hippie alors je détonais avec le milieu même s'il était plus d'avant-garde qu'aujourd'hui politiquement. Je me suis syndiquée à ce moment-là mais c'était quand même la misère de la pauvre instit'. T'arrivais dans une classe, t'avais aucune formation, ce n'était pas très bien payé malgré tout et j'étais mal vue en tant que provinciale. Dans l'éducation, il y a toujours un rapport de classe, c'est pour ça que l'éducation est aussi merdique, les enfants pauvres en prenaient plein la gueule par certaines instit'. Le syndicat ne m'a pas vraiment convenu à ce moment-là, nous ne faisons pas grand-chose, à part les grèves.

Longtemps après, j'ai vécu en Ardèche et on s'est mobilisé contre les gazs de schiste, ça a été une grosse lutte. Et puis j'ai fait la connaissance de la CEN, la Coordination de l'Education Nouvelle, juste après mon divorce. C'était un truc très écolo politique, nous nous disions qu'on ne peut pas faire d'écologie sans politique et que le capitalisme c'est le

contraire de l'écologie. Alors nous avons créé *Bourg en transition* à Bourg St Andéol. Il y a eu des guerres intestines au sein du mouvement et moi, je pensais que c'était capital de s'affilier à des mouvements plus importants pour lutter contre les grands projets, comme la centrale nucléaire à côté de chez nous. Ce moment a été compliqué parce que peu de monde conteste cette centrale sauf un groupe anti-centrale qui s'est monté pas très loin.

Après *Bourg en transition*, il y a eu des petits mouvements type *Nuit debout*, c'était la vraie démocratie là. *Nuit debout* a été un mouvement très intéressant mais ça s'est éteint comme plusieurs autres mouvements. Dans les mouvements politiques, il faut que ce soit bien organisé avant que tu y ailles sinon c'est trop compliqué. Ce qui m'a plu dans *Nuit debout* c'est que ça se passait dans la rue, par exemple sur la place en dessous de la marie au Teil, et tout le monde pouvait donner son avis, décider. Nous décidions ensemble et il y a eu beaucoup de prises de conscience collectives. J'allais

toujours à la CEN à ce moment-là et on a obtenu d'être tous et toutes co-responsables. Nous allions dans les HLM, nous faisons des petits camps, nous discussions avec beaucoup de femmes sur leurs conditions de vie et nous en avons même fait une restitution à la mairie. Nous faisons des repas dans les villages autour de chez moi et c'était intéressant parce que nous prenions les décisions ensemble. Un problème récurrent que je vois c'est que des bonhommes prennent toujours le pouvoir dans ce type d'organisation, à moins qu'il ne s'agisse d'un collectif féministe, là c'est autre chose. Ils ont souvent la priorité intellectuelle, même si c'est toi qui énonce une idée, elle va être reprise par les hommes et personne ne se rappelle que cette idée venait de toi !

Le meilleur du militantisme, c'est de réussir à parler à tout le monde

Après *Nuit debout*, je suis venue dans le Royans, autour de 2017. Ici, j'ai commencé à militer un petit peu, j'ai soutenu la liste de la maire

par exemple. Et puis il y a eu le mouvement des *Gilets jaunes*. Les *Gilets jaunes* m'ont beaucoup donné d'espoir parce que c'était enfin autre chose. Au début du mouvement, j'allais sur le rond-point de Pizançon et pendant que Pizançon continuait, nous nous sommes rendu.e.s compte que nous étions nombreux-ses par ici aussi. Alors nous avons fait une réunion au Pied de Nez et nous avons choisi d'occuper le rond-point de St-Just-de-Claix. Nous sommes resté.e.s tout un hiver. Le propriétaire du terrain où nous avons construit notre cabanon, juste à côté du rond-point a commencé à rouspéter. Il nous harcelait parce qu'il voulait vendre sa parcelle de terrain. Au mois de juin, il nous a mis un ultimatum en nous menaçant de détruire la cabane avec un tractopelle et de nous envoyer la facture si nous n'étions pas parti.e.s à la date fixée. Et nous, nous avons donné nos noms, comme des cons ! Alors nous avons tout débarrassé. De toutes façons, nous n'étions plus beaucoup à venir à la fin. A ce rond-point, il y a eu beaucoup de discussions. Des gens d'extrême droite venaient mais c'est

l'extrême gauche qui a fini par dominer et ceux d'extrême droite, soit ils sont partis, soit ils ont été un peu convaincus par nos arguments. Beaucoup de gens venaient ou passaient sur ce rond-point ; nous étions là tous les samedis quand les gens allaient en manif, nous les attendions là. Moi, je n'allais pas trop en manif parce que ça craignait bien les manifs pour les *Gilets jaunes*. Le rond-point de Pizançon s'est arrêté aussi, et il y avait beaucoup de vieux de droite là-bas. Alors que chez nous, les gens parlaient beaucoup et c'est le meilleur du militantisme ça, c'est d'arriver à parler et à échanger avec tout le monde. J'aimerais beaucoup que les *Gilets jaunes* recommencent mais je ne pense pas que ce sera le cas.

Les filles se font avoir parce qu'elles acceptent des choses petit à petit insidieusement

Une raison pour laquelle je n'ai pas perdu l'élan dans mon engagement c'est que la vie affective ne m'a pas contenté. Ma vie de famille ne m'a pas suffi. A l'époque des beaux-arts, quand je suis allée aux réunions du MLF, nous prenions

conscience de la domination masculine. Nous discussions entre nous dans les manifs de ce que nous vivions, du mariage, etc...pourtant je me suis mariée bêtement, et j'ai eu une fille. Je n'étais pas excessivement belle alors il fallait que je sois intelligente pour plaire ! Et puis je trouve ça difficile de se contenter d'un bonhomme parce que quand tu vois le bonhomme tous les jours tu vois un peu le continent nord-américain, l'impérialisme. Pendant mon mariage, qui a duré 19 ans, je ne militais plus, j'étais toute endormie mais le jour où j'ai divorcé j'ai retrouvé ma liberté. J'étais tellement contente d'être libre ! J'ai donc beaucoup milité avant et après. En plus de cela, j'étais dans une communauté charismatique catholique à cette période donc j'étais à l'étouffoir. C'est là qu'on voit que les filles se font avoir parce qu'elles acceptent des choses petit à petit insidieusement alors qu'elles ne l'accepteraient jamais si ça venait tout d'un coup. Les jeunes femmes n'acceptent plus autant le diktat des bonhommes et leur liberté compte plus aujourd'hui qu'à notre époque.

Après ce moment au MLF, j'ai tout oublié sur ces questions. C'est revenu ici avec *metoo*, ce mouvement m'a bien parlé. Et maintenant je ne laisse pas passer certaines choses quand les mecs prennent beaucoup de place, s'approprient nos idées, ça m'énerve vraiment beaucoup. Par exemple, je milite un peu à la NUPES et c'est une fille qui est à la tête du mouvement, qui chapote et les hommes sont à l'écoute, ça change un peu, ça fait du bien.

Si les gens ne décident jamais, c'est ça qui les rend cons

Dans mes relations aujourd'hui, je suis une rouspéteuse, je rouspète tout le temps, je n'accepte pas ce qui n'est pas juste. Certaines personnes disent par exemple que nous avons toujours besoin d'un chef et ça c'est inacceptable pour moi. Moi je remets ça en question et certains camarades ne le supportent pas alors nos réunions sont parfois houleuses. Je défends que ce qui compte c'est que les personnes qui sont de la base, les habitant.e.s par exemple, soit ceux

et celles qui décident. Pourtant, je trouve que la base décide de moins en moins. Alors parfois je ne vais pas aux réunions parce que ça me rend malade, je m'énerve trop. Je pense que si les gens ne peuvent jamais prendre part aux décisions, c'est ça qui les rend cons !

Aujourd'hui je trouve que la marge de manœuvre dans les actions est très limitée. A part aller dans les manif et s'organiser dans les associations on ne peut pas faire grand-chose. A la NUPES par exemple, je trouve que faire du porte-à-porte pour discuter avec les gens c'est intéressant parce que c'est dans la relation interpersonnelle que les choses évoluent. Et seulement après on

peut passer à des actions collectives.

Les choses bougent quand les gens se révoltent et quand la situation empire. En ce moment c'est de pire en pire, les gens ne vont pas pouvoir le supporter. Le gouvernement nous cherche et les gens vont se révolter. Je trouve que la lutte est mal barrée, mais il va y avoir une révolte et il faut la transformer en révolution et que c'est ça le plus difficile. Par exemple sur les questions de climat, les jeunes se révoltent en ce moment et ça va faire bouger les choses. La détérioration du climat et les conditions concrètes dans lesquelles on va se retrouver vont forcer les gens à se révolter.

MLF : en France, le Mouvement de libération des femmes est un mouvement féministe autonome et non-mixte qui revendique la libre disposition du corps des femmes et remet en question la société patriarcale. Il est né dans le sillage des événements de Mai 68.

Clinique de la Borde : fondée en 1953 par le neuropsychiatre Jean Oury, à partir d'une critique radicale des conditions asilaires et d'une lutte contre la ségrégation. Elle est conventionnée, se situe dans le Loir-et-Cher et pratique la thérapie institutionnelle.

Construit en 1968, le Centre universitaire expérimental de Vincennes est rasé en 1980. Sa pédagogie révolutionnaire, l'abolition des rapports hiérarchiques et une ouverture à tous et toutes, en font le laboratoire de l'idéal militant et innovant de Mai 68.



Nadia, un combat pour une vie digne et juste

Mon engagement a débuté quand j'ai rencontré le monde du travail. Mon premier CDI ça a été chez un capitaliste, j'avais 24 ans. J'ai quitté ma région du Vaucluse et je suis montée à Paris avec mon sac à dos pour trouver du travail.

Je suis née en 1977. J'ai commencé à travailler à l'âge de 5 ans, avec ma famille nous faisons la cueillette des cerises dans le Vaucluse. C'était une obligation familiale, tous les enfants de la famille allaient faire la cueillette des cerises chaque année à partir de fin mai. Je ne finissais pas la période scolaire. C'était l'éducation bien imposante de notre père. J'ai découvert le monde du travail, nous étions payés au kilo, à la tâche comme on dit. J'avais 5 ans et je me rendais compte que tous les enfants de la famille – nous étions 6 enfants-

passaient par là. Chaque année c'était la coutume et quand on avait terminé, nous partions tous les étés en Algérie. Nous savions que notre famille élargie se trouvait là-bas, les tantes, les oncles, les cousins, et que l'argent gagné à la cueillette des cerises nous permettait de faire le voyage pour les voir. Mon père était un gros travailleur, il était maçon, et il nous faisait comprendre qu'il fallait avoir de l'argent pour voyager et que si on ne ramassait pas les cerises, on n'allait pas en Algérie. L'argent de la récolte nous permettait aussi d'avoir des habits neufs.

Quand j'étais enfant, j'ai compris qu'on me traitait d'immigrée en Algérie et d'étrangère en France. Nous ressentions une sorte de décalage entre la manière dont notre famille nous faisait vivre et les tensions du racisme. Quand j'étais à l'école primaire, les enfants ne voulaient pas jouer avec moi, nous habitons dans une petite commune du 84, Gargas. Nous étions assez rejeté.e.s et mes parents aussi. Les voisins ne nous parlaient pas, les gens disaient de nous que nous ne voulions pas nous intégrer. Les gens se moquaient de nous, nous n'étions pas super bien habillé.e.s, un peu à la mode nomade, nous avions un gros garage en bois. Notre maison était très bien située au cœur de la campagne mais ce n'était pas une jolie maison comme les autres donc nous subissions des moqueries sur comment nous vivions. Ma mère était une femme au foyer et elle ne ressemblait pas aux femmes de l'époque ; elle mettait le foulard sur la tête et avait des habits colorés, des robes kabyles, alors les gens n'osaient pas venir nous voir. Nous avons eu du mal à nous intégrer. Nous étions mal avec ça mais avec le temps

nous avons su nous faire accepter. Et puis nous vivions entre familles maghrébines – il y avait d'autres algérien.n.e.s kabyles qui habitaient à Apt, la grosse ville proche de notre village. Le seul qui nous adressait la parole c'était le propriétaire de la maison ainsi qu'une bonne sœur qui venait nous voir. Ma mère n'a jamais conduit, elle restait à la maison mais mon père allait travailler en mobylette ; mes parents n'ont jamais conduit de voiture.

Mon père a toujours eu des conversations un peu communistes, il était pour la reconnaissance du travail. J'ai grandi avec l'arrivée de Mitterrand au pouvoir, mon père suivait la politique avec mes grands frères. Quand il y a eu la victoire de Mitterrand, nous étions tous devant la télé et je me souviens que mon père était très heureux parce qu'il se disait qu'enfin un homme au pouvoir allait améliorer cette différence entre les étrangers et les vrais français. Je me rappelle qu'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi les français ne l'acceptait pas tel qu'il était alors qu'il faisait le même travail qu'un français.

Quand j'ai grandi, il y a eu des tensions familiales. Je n'ai pas pu faire d'études, je n'ai pas eu un bon suivi scolaire et un de mes frères, également, ce qui a causé des disputes dans la famille. Moi, je voulais étudier, j'ai dû m'acharner avec mes parents. J'ai quitté le lycée d'Apt pour faire un CAP et un BEP de couture à Avignon. C'était chouette ces quatre années, je me sentais un peu en liberté mais j'étais sérieuse parce que je devais ramener de bonnes notes. Et puis c'était les premières découvertes, les sorties avec les copines, les garçons, la vie collective de l'internat. Mes parents ont la mentalité de leur pays d'origine, pour eux, je devais arrêter ma scolarité, me marier et avoir des enfants, c'était ce qu'ils voyaient de mieux pour moi. Je leur répondais que je n'étais pas d'accord, que je ne voulais pas me marier et que je voulais continuer mes études. Au moment où j'étais à l'internat à Avignon, j'ai été prise à un bac professionnel à Six-Fours-les-Plages et là mes parents m'ont fait un gros barrage. Pour moi, c'était une évidence que j'allais

continuer mes études mais tout s'est écroulé et c'est là que je suis partie de chez eux. Je suis partie sur Lyon faire une formation dans le jardinage dans un foyer de bonnes sœurs. Je suis restée 9 mois là-bas, ça m'a permis de rebondir et une fois la formation terminée un de mes frères m'a reçu dans la région parisienne, il m'a hébergée quelques temps et c'est là que j'ai trouvé mon premier CDI.

Mon père nous a inculqué la valeur travail

Ma sœur me disait à l'époque qu'on pouvait garder cette belle valeur de notre père, qu'il nous avait inculqué le goût du travail très tôt. J'ai toujours fait plusieurs travaux, j'ai toujours réussi à trouver du travail d'ailleurs. Je suis arrivée à Paris en 2000 et j'ai été dans un foyer de jeune travailleurs au début. Dès que j'ai eu mon CDI, j'ai eu mon appart, ma voiture, je me suis installée à Pontoise, dans la banlieue parisienne et je commençais à avoir une vie professionnelle. En ayant un salaire tous les mois, je me suis

rendue compte que je rentrais vraiment dans le monde du travail. J'ai rebondi grâce à ce premier CDI qui m'a stabilisé. J'ai appris à ne pas dépendre de mes parents, je n'avais pas le choix de travailler sinon je ne sais pas où j'allais finir.

D'un point de vue de mon engagement, à ce moment-là, j'étais plutôt engagée au niveau des salaires. Nous commencions à réaliser avec d'autres vendeuses que nous étions mal payées pour notre travail dans la vente. Nous faisons des réunions avec notre directeur de magasin pour parler de nos conditions de planning, de salaires... A cette période nous passions à l'euro, à l'annualisation des 35h. Notre engagement était au cœur du statut de salarié mais nous n'allions pas manifester. En même temps, j'étais jeune, je sortais, nous avions une joie de vivre mais nous dépensions de l'argent. Nous nous sommes rendues compte qu'il fallait se priver, sortir moins, mutualiser nos abandonnements à la piscine ou au cinéma, faire de la débrouille.

J'ai tout plaqué et j'ai découvert la lutte dans la rue

J'ai fait 7 ans de carrière chez Celio et je suis devenue directrice de magasin ; j'avais un salaire minable et j'ai demandé une augmentation qui m'a été refusée et ça a été le gros clash avec la direction. S'ajoutait à cela le sentiment de trahir les vendeurs pour lesquels j'essayais de revendiquer de meilleures conditions. Ils se retournaient aussi contre moi alors que j'étais d'accord à 100% avec eux. J'avais même fait appel à Force Ouvrière à ce moment-là mais je n'avais pas réussi à gagner le combat. A partir de là, j'ai décidé de quitter cet environnement capitaliste, j'ai tout plaqué et j'ai rencontré Ludo, fin 2008. J'ai eu deux ans de chômage et Ludo m'a fait découvrir la lutte dans la rue. A ce moment-là, il y avait les mouvements de grève sur les retraites sous Sarkozy, j'ai commencé à battre le pavé avec Ludo dans les rues de Paris. Mon engagement s'est déplacé de la lutte contre un patron qui n'avait pas fonctionné à la lutte dans la rue. Avec le chômage, j'avais le temps pour ça. Ludo avait un

copain à la CGT et on rejoignait la CGT 95 dans les manifs. Ludo était au NPA et moi au Front de Gauche. Nos idées se retrouvaient et on avait des échanges intéressants. Nous essayions de revendiquer des choses dans la rue avec les syndicats, les partis politiques. En quittant mon travail, je suis passée carrément à autre chose et je me sentais libérée. J'étais décidée à ne plus accepter la domination d'un patron, cette idée qu'il faudrait accepter le salaire qu'il nous donne et le remercier pour ça. On oublie souvent que ceux qui sont tout là-haut, au sommet de la pyramide peuvent se gaver sur notre dos. Ils ne nous comprennent pas. J'ai d'ailleurs souvent entendu cette phrase qui dit heureusement qu'ils sont là, les patrons pour nous donner un travail. Ça m'énerve et ça m'écoeure ! A quel prix, ils nous donnent un travail. Demander une augmentation semble aberrant aux gens alors qu'on travaille comme des esclaves toute la semaine dans des conditions difficiles sans réussir à s'en sortir financièrement. Nous faisons des tas d'efforts dans nos vies et ça,

eux, ils ne le connaissent pas.

En découvrant cette manière de lutter, dans les manifs, le lien social s'est accéléré pour moi, j'ai rencontré beaucoup de monde, j'ai beaucoup bougé, je suis allée vers les associations proposer du bénévolat, je me suis retrouvée à faire des choses toute seule. Et puis je suis une nana de bistrot, je parle avec les gens facilement. J'aime les gens en fait. Tout ça m'a appris à être sociable et j'ai gagné en diplomatie, à ne pas rentrer dans les gens en permanence; avant j'étais tellement en colère que je démarrais au quart de tour. Tout ce que j'ai traversé m'a appris à être plus juste avec les gens.

Après cette période, j'ai fait des petits boulots précaires, j'ai repris mes études de couture et j'ai eu mon bac pro. J'ai essayé de travailler dans ce domaine mais j'ai rencontré le même problème que chez Celio, les cadences, le stress, le rapport avec les patrons. Alors, je me suis orientée dans l'animation petite enfance, j'ai passé mon CAP petite enfance, j'ai passé mon BAFA. J'ai travaillé dans

l'animation quelques temps à Chambéry en 2013-2014 pour m'occuper des enfants des autres. J'étais vacataire et c'était l'époque du remaniement des temps périscolaires, c'était très compliqué. A ce moment-là, les luttes continuaient de manière plus locale: une AMAP menacée par un projet de voie ferrée sur leur terrain, des rencontres paysannes pour trouver des terrains à maraîcher, des revendications locales assez chouettes...Et puis il y a eu le moment *Je suis Charlie* qui a bien endormi tout le monde. A cette période, les gens avaient peur du terrorisme et on ne parlait plus des luttes contre le gouvernement, nous faisons moins de manifs. J'ai l'impression qu'il y a toujours un épisode qui calme les mouvements en cours.

Nous sommes arrivé.e.s dans le Royans en 2015. En 2016, il y a eu la loi El Khoméri qui allait modifier le code du travail et nous sommes remonté.e.s à Paris pour une grosse manif. Là, nous avons vu que nous étions hyper nombreux et la violence policière était déjà bien présente, cette manif a été très réprimée. On nous a entassés comme du bétail, il y a eu beaucoup de blessé.e.s ce jour-là. Les médias ont tué le mouvement contre cette loi après l'épisode de la casse de l'hôpital pour enfants. Entre 2016 et 2018, nous avons découvert le côté local du Royans. J'étais un peu fatiguée, j'avais l'impression que tout ce qu'on faisait ne servait à rien.



Je suis Gilet jaune, je serai toujours Gilet jaune

Et puis en novembre 2018, le premier mouvement des *Gilets jaunes* se met en place juste à côté de chez nous, sur le rond-point de St Just. A ce moment-là, nous nous sommes dit avec Ludo que les gens avaient enfin compris, qu'il se passait quelque chose d'important. Dans ce mouvement des *Gilets jaunes* le mot d'ordre revient à nouveau à l'essentiel : vivre décemment de son salaire. J'ai bien entendu rejoint le mouvement. Ça se passait juste à côté de chez nous, j'étais enceinte de 3 mois, je n'avais pas envie de vivre la violence policière dans les grosses manifestations. Quand on y pense c'est quand même dingue, depuis qu'on est né on sait qu'on doit travailler pour avoir un salaire mais aujourd'hui nous ne pouvons pas vivre de notre salaire. On nous fait culpabiliser en nous disant de faire des efforts, que c'est la fin de l'abondance, mais à qui il s'adresse ? qui connaît l'abondance ?

Dans le mouvement des *Gilets jaunes*, il y a eu des tensions, nous étions mal vus. Les gens pensaient que nous revendiquions une augmentation du pouvoir d'achat pour aller au MacDo. Il me semble que nous ne demandons pas grand-chose en voulant vivre décemment de notre salaire. Dans mon agenda tous les samedis je savais que j'allais manifester dans une grosse ville et rencontrer d'autres gens. Ce qui m'a chagriné dans ce mouvement c'est que nous luttions avec des gens que nous ne connaissions pas. Cela nous a déçu de ne pas lutter avec les gens proches de chez nous. Dans le Royans ça a été compliqué pour nous le mouvement des *Gilets jaunes*, je l'ai parfois mal vécu. A certains moments, rien que de porter le gilet jaune, des gens me demandaient pourquoi, ne comprenaient pas, je devais me justifier, j'avais l'impression d'avoir la peste, j'étais la seule. Et puis si on revient à l'histoire, le jaune c'est la couleur du soufre, on le voit dans la nuit et le soufre quand tu le creuses il explose dans ta gueule !

C'est de là que ça vient, le gilet jaune ça veut dire *on en peut plus* ! J'ai également eu quelques échanges méprisants avec des personnes, certains nous disaient qu'on voulait gagner plus pour rien foutre, nous donnaient des leçons du genre si tu fais attention à tes dépenses tu peux manger bio, t'as qu'à manger moins de viande, ce genre de choses... Les gens dans le Royans ne nous comprenaient pas ; ils étaient persuadés que nous voulions abuser de l'argent là où notre revendication était de vivre simplement et dignement. Nous avons expliqué qu'avec 800 euros par mois, nous ne pouvons pas aller à la Biocoop parce que $\frac{3}{4}$ de notre salaire part dans les factures, alors nous allions au Lidl, et même l'Intermarché était trop cher pour nous. Nous avons même été au Restos du cœur... A un moment donné, ce n'est pas qu'on ne veut pas, c'est qu'on veut améliorer nos conditions de vie. Nous aussi avec un enfant, nous avons envie de bien manger. Et c'est déjà choquer les gens de vouloir vivre simplement, tout comme le gouvernement. Ça a été difficile mais j'ai réussi à me faire accepter, chaque fois qu'il y avait un rassemblement je venais avec mon

gilet jaune, je l'ai customisé, je me suis même acheté un vélo pour pouvoir le porter !

Mon meilleur rond-point c'était celui de Crest. Il y avait une mobilisation de toutes les petites communes alentour. Nous nous entendions super bien et nous étions dans le même mouvement politique donc c'était plus fort en émotion. A St-Just ou à St-Sauveur, il valait mieux ne pas parler politique parce que ça fâchait, la cible commune était juste Macron. Et puis débattre avec des gens du Front National, c'est chaud mais nous avons réussi à avoir des échanges avec eux quand même. Certains ne m'adressaient pas la parole, d'autres faisaient des blagues ou des remarques sur les immigré.e.s qui ne veulent pas travailler, qui ne veulent pas se lever le matin, ceux qu'ils traitaient d'assisté.e.s. Alors que je suis sûre qu'ils n'arriveraient pas à vivre eux-mêmes avec 400 euros par mois. A Crest, c'était plus des gens qui nous ressemblaient, nous n'étions pas là que pour soi, il y a toujours eu le *nous, nous allons ..., nous sommes pour ..., nous sommes capables ..., c'était le nous*. C'est ça que j'ai aimé dans ce rond-point.

Moi je l'aime ma colère

Nous avons fait des belles rencontres dans ce mouvement, beaucoup d'échanges, des réunions où nous avons appris à nous écouter malgré la colère. Il y a eu l'Assemblée des Assemblées pour mettre en place le RIC et là on s'est dit que c'était important, elle était d'ailleurs très bien structurée. Puis il y a eu le Grand Débat mais le gouvernement n'a pas joué le jeu et nous n'avons jamais eu connaissance du résultat. Je suis Gilet jaune, je serai toujours *Gilet jaune*. C'est le seul mouvement qui a affirmé des choses aussi fortes envers le gouvernement. Ça a chauffé sérieusement à l'Élysée, le gouvernement a eu peur quand même. Tous ces salarié.e.s qui n'en peuvent plus de trimer ont pu dire leur colère. Et ça continue de s'aggraver.

Entre temps, pour me rebooster après la défaite aux présidentielles, j'ai fait la campagne législative dans la Drôme-Isère, c'était plutôt chouette. Aujourd'hui, je suis contente de ce qu'il se passe dans le blocage des raffineries même si

le gouvernement nous renvoie du mépris. Ici, je m'engage dans la cantine du Royans, ça m'occupe bien, j'aime beaucoup cette idée de lutter contre le gâchis alimentaire et ça parle aux gens. J'essaye aussi de me protéger, d'y aller doucement, parfois je suis fatiguée et puis j'ai un enfant de 3 ans. Je suis agent territorial à la Communauté de Communes et je monte une liste syndicale pour faire bouger les choses à mon niveau, informer tous les agents territoriaux sur la réforme en cours, œuvrer pour nos conditions de travail. Je lutte pour des choses proches de chez moi. Je parle avec les gens que je croise et rien que ça, ça me fait du bien..

Ma colère je l'accepte parce que c'est une émotion. Parfois elle peut me faire du mal ou faire du mal aux gens mais j'ai su la modeler. Moi je l'aime ma colère. Mon espoir c'est mon enfant formidable de 3 ans qui me tire vers le haut. C'est ma première force parce que c'est lui qui me donne envie de m'acharner pour lutter pour un monde meilleur.





Maud, l'expression d'un point de vue qui compte

Dans mon parcours initial je dirai que j'étais tout le contraire d'une militante ; à l'inverse j'étais plutôt une femme soumise, qui respecte les règles. Parfois même je critiquais le militantisme qui me hérissait le poil. J'aimais bien l'ordre établi, je le respectais et j'avais confiance en les personnes qui détenaient l'autorité, les profs, un flic au coin de la rue. Je pense que j'avais envie de traverser ma vie dans les clous et c'est ce que j'ai fait jusqu'à mes 30-35 ans.

La première fois où j'ai voulu me mettre debout, me lever pour aider quelqu'un c'est quand j'étais enseignante et que j'avais une petite élève dans ma classe dont la famille était menacée par une OQTF (Obligation de Quitter le Territoire Français). J'étais à la fois maîtresse d'école et directrice et j'ignorais que cette famille était dans cette situation. La maman de cette élève est venue me solliciter parce qu'on lui a dit de chercher une voix qui pouvait

l'aider à faire pencher la balance en sa faveur. A ce moment-là, je n'ai pas été très professionnelle avec elle, nous nous sommes prises dans les bras et avons pleuré ensemble. J'ai été très touchée par sa situation et j'aimais beaucoup cette petite élève. Je n'avais pas de grandes opinions sur la politique migratoire française mais je ressentais comme injuste que cette famille soit renvoyée. Eux, avaient une peur panique d'être renvoyés en Algérie.

Par contre, j'étais débordée par mon travail et suite à deux ans dans cette école j'ai fait un burn-out. J'ai fait ce que je pouvais et j'ai été ravie que d'autres puissent prendre le relais autour de cette famille. J'ai été horrifiée de voir que moi et d'autres mamans d'élèves étions suivies par la préfecture à ce moment-là, quel argent est dépensé pour ça ! J'avais donné mon numéro de téléphone et je pense qu'à partir de là, j'étais sur écoute, nous avons cru à de la paranoïa au début mais après échange entre nous, nous étions sûres d'être suivies. Cet épisode s'est déroulé dans les années 2000 et c'est la première fois où j'ai réalisé que l'ordre établi pouvait faire de mauvais choix. Je pourrais dire qu'à cette époque-là je n'ai fait que lever le petit doigt, selon moi ça rentrait dans le cadre de mes missions en tant que directrice d'école. A ce moment-là, je venais également d'avoir un enfant grand prématuré dont je devais beaucoup m'occuper. Ça faisait donc deux missions très lourdes dans ma vie qui m'ont conduite à ce premier burn-out.

Au début, je voulais juste aider mon garagiste

Pour le Mont Vanille, quasiment 20 ans après, c'est assez différent. Je suis née à Paris et j'ai vécu à Grenoble. Puis, avec mon compagnon, nous trouvions l'appartement en ville trop étroit alors nous sommes venu.e.s nous installer ici au pied d'une montagne tranquille. Au moment de signer pour la vente de la maison, le propriétaire nous a ajouté plusieurs parcelles de terrain dont six au cœur du Mont Vanille, à cheval sur les communes de la Baume d'Hostun et de St-Nazaire-en-Royans. J'étais très contente de laisser ces parcelles à la nature sauvage ; un lieu de ressourcement pour être proche de la nature juste à côté de chez nous. Un jour, en octobre 2019, mon garagiste qui est là, juste au pied du Mont Vanille m'a alerté sur un potentiel projet de carrière. Certains de nos terrains sont vraiment limitrophes à la zone projetée pour la carrière mais, nous, les propriétaires du Mont Vanille n'avons pourtant eu aucune information à ce sujet. Cela veut dire qu'un endroit avec des

décharge d'explosifs juste à côté de nos terrains pourrait être mis en place comme ça. Je trouve ça scandaleux ! Un jour ma voiture tombe en panne et je passe chez mon garagiste. Il me montre que le projet de carrière est présenté dans le journal. Il était très remonté parce qu'il était sûr de perdre sa clientèle. A partir de là, j'ai cherché des informations sur Internet. J'ai une formation de juriste, plutôt spécialisée en droit pénal. Je me suis dit qu'avec ma petite formation j'allais peut-être pouvoir comprendre certains enjeux. Et là, j'ai pris conscience qu'il existait des lois de protection de l'environnement mais qu'il était possible d'y déroger d'un claquement de doigts. Il suffit qu'une entreprise avec un projet d'ICPE (Installation Classée Protection de l'Environnement) demande une dérogation à cette loi sur l'environnement, elle peut lui être accordée, avec certaines limites évidemment. Dans un premier temps, je voulais juste aider mon garagiste et puis je me suis questionnée sur mon envie à

moi qu'il y ait une carrière à cet endroit. Alors je me suis dit que je mettrai tout en œuvre pour qu'elle n'ait pas lieu. C'était mon droit, un droit de citoyenne. Et c'est dans cet esprit-là que tout a commencé. J'ai pensé à tous les habitants de Vanille qui n'ont pas de droits, les animaux, les arbres, qui ne peuvent pas se payer un avocat et j'ai eu envie de les défendre.

Le droit pour la forêt m'a porté dans ce combat

En discutant avec plusieurs personnes, j'ai réalisé que mes compétences en droit allaient être utiles. Il faut savoir qu'une entreprise portant un projet d'ICPE qui monte un dossier pour déroger aux lois, va forcément mettre un projet en place qui nuit à l'environnement. J'ai beaucoup communiqué sur Facebook parce que le carrier présente son travail comme un projet utile à la société, le fait que ce soit une nécessité ne se discute pas pour lui mais pour nous ça se discute. J'ai présenté les choses de façon inverse, en disant

que son activité est interdite sauf à obtenir une dérogation fondée. Donc nous avons joué la carte du droit. J'ai rejoint le groupe Facebook qui s'est constitué sur cette lutte, nous échangeons entre nous, nous apprenions à nous connaître.

C'est par les réseaux sociaux que tout s'est fédéré. J'ai commencé par exemple par aller voir si l'affichage légal d'informations sur ce projet était bien en place dans chaque mairie. J'ai découvert que là aussi il y avait un jeu sur la forme, que l'information peut être affichée dans la mairie ou dans le recoin d'un sombre couloir mais que c'est légal, et ça aussi c'est scandaleux. Nous sommes allé.e.s manifester aux vœux des différentes mairies, nous avons beaucoup travaillé à voir ce que nous pouvions faire ensemble, nous avons fait appel à la presse. Nous nous sommes organisé.e.s en association, nous avons sillonné le territoire à la rencontre d'autres collectifs en lutte pour nous inspirer ou non de leurs organisations ; nous avons participé à des manifestations contre d'autres projets de carrière,

nous nous sommes entraîné.e.s et enrichi.e.s de l'expérience des autres. A ce moment-là, j'étais dedans, j'étais convaincue par ce que nous faisons donc c'était une évidence pour moi d'y être.

Mon point de vue peut avoir de la valeur

A un autre moment de ma vie, j'ai vécu une expérience marquante. J'étais en formation en relation d'aide et on nous avait proposé de faire un travail d'observation. J'étais avec une amie sur une terrasse à Romans, et nous devions prendre des notes pendant une heure de ce que nous observions. Nous étions côte à côte et nous regardions dans la même direction. Ensuite, nous avons comparé nos notes. A ce moment, j'ai pris conscience que nous n'avions pas vu exactement les mêmes choses et que, par conséquent, le point de vue de l'autre est toujours différent du mien. Nous avons même interprété l'intervention d'une personne de manière totalement différente c'est-à-dire empreinte de nos vécus. Cette expérience, transposée à la lutte sur la carrière m'a enrichie sur la

question de la divergence des points de vue. Ce qui m'oppose au carrier c'est ça, son point de vue à lui est différent du mien. Cette expérience m'a aussi apporté l'idée que j'ai le droit d'exprimer mon point de vue, qu'il compte et peut avoir de la valeur même si je me sentais inférieure à celui de mon amie qui avait plus d'expérience que moi.

Une autre chose sur la confiance en moi a été déterminante. Un jour, ma mère s'est retrouvée au cœur d'un problème judiciaire en tant que témoin. Avec mon bagage en droit et en criminologie, je lui donnais mon point de vue. Elle m'a rétorqué « ne fais pas ta Jacqueline ». Cette phrase prononcée par ma mère signifiait que j'avais une analyse juste, tout comme son amie Jacqueline dont c'est le métier. Et cela a renforcé ma confiance en moi alors que j'avais perdu confiance en mes capacités de juriste et même de citoyenne à avoir un avis sur les choses.

Je suis venue questionner tout cet ordre établi alors que j'étais une petite fille qui le respectait énormément

Dans cette lutte contre la carrière, j'ai tellement donné que je suis maintenant dans un deuxième burn-out. C'est venu me questionner sur le sens de mon métier d'enseignante que je trouve à la base le plus beau métier du monde. Je questionne ce qu'on en fait au niveau politique générale en envoyant des gens à l'abattoir à travailler 50h par semaine ; je le vis comme inhumain pour les travailleurs que nous sommes et, en bout de course, pour les enfants. Cette lutte a également fait un gros écho en moi par rapport au patriarcat. J'ai analysé énormément de choses là-dessus, j'ai remis en question mon rapport à la religion. Au sein de la religion, j'ai découvert qu'on pouvait réinterroger la manière patriarcale dont les choses sont interprétées. Il faut savoir faire le tri entre ce qui est de la parole divine et ce qui est de l'ordre de l'interprétation.

Alors que j'étais une petite fille qui respectait énormément l'ordre établi je suis venue questionner tout cet ordre établi et ça a bouleversé énormément de choses. Quand on a été formé dans le patriarcat, il faut une déconstruction énorme pour le voir chez les autres et chez soi-même aussi. C'est comme un mouvement de balance avant de trouver son équilibre avec tout ça, ces prises de conscience sont assez violentes. En plus du patriarcat, je parlerai du virillarcat, qui vient de viril, dont j'ai entendu parler dans une conférence. Il s'agit de ne plus parler du patriarcat en tant que père mais plutôt de la domination de l'homme. J'adhère pas mal à cette idée, ça apporte de la complexité à la notion de patriarcat. Pour faire le lien avec la lutte pour le Mont Vanille, là aussi on a un homme, un carrier, qui se croit dans son bon droit et cherche à imposer sa vision du monde. Il représente l'ordre établi. Nous, nous pensons qu'on a fait certains choix, celui du progrès, mais que nous pouvons le remettre en question. Il y a leur progrès et le nôtre. De mon point de vue, inventer un réfrigérateur connecté

n'a pas beaucoup d'intérêt par exemple. Notre vision du progrès ce serait davantage d'humanisme, de faire société en tant que tribu humaine, sans attiser la haine ou construire des frontières. Le monde pourrait être tout autre.

Pour moi, le patriarcat c'est une question de loyauté. Mais être loyale à quelque chose de mauvais ça ne peut pas être une bonne chose. Selon moi, la seule loyauté qu'on doit avoir c'est envers ses propres valeurs et non pas envers les valeurs de nos ancêtres. Le patriarcat m'a aussi sauté aux yeux en regardant les hommes politiques, ce sont eux qui ont le pouvoir et ils pensent souvent qu'ils ont un chèque en blanc pour faire ce qu'ils veulent. Mais ce n'est pas parce qu'on vote pour eux, que c'est de la démocratie!

J'ai fait un voyage à Londres en 2018 qui m'a interrogé sur le pourquoi de leur monarchie. J'ai réalisé que des grandes familles aristocratiques, nobles ont, à un moment, pris des décisions entre elles pour qu'il y ait des frontières à certains endroits. Et c'est nous, citoyens de base qui subissons

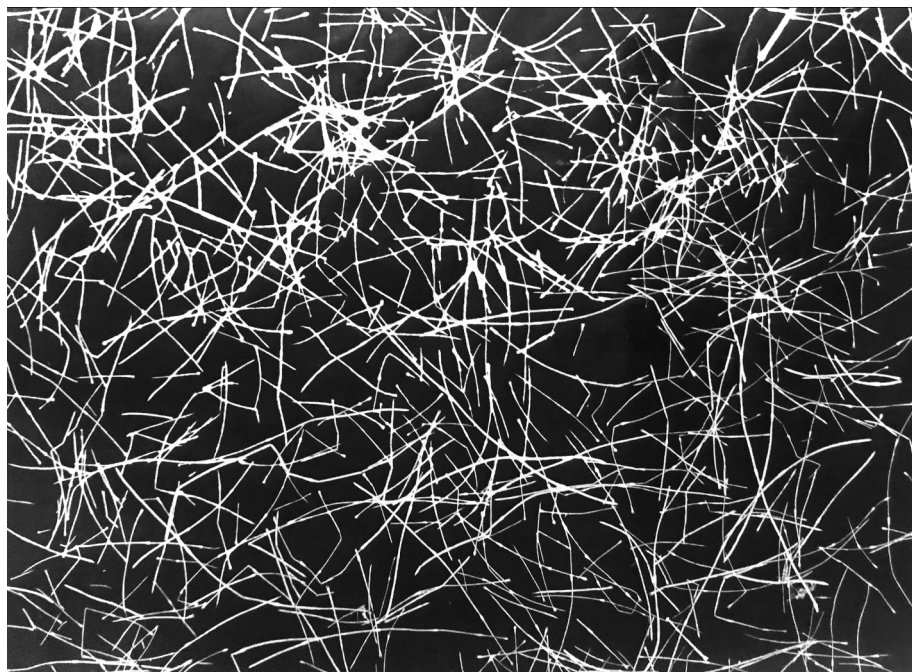
toute cette histoire qui s'est jouée parfois autour d'une table entre gens qui détenaient le pouvoir. Avant, j'enseignais l'histoire avec les faits qui ont eu lieu en disant c'est comme ça et maintenant je réalise que ça aurait pu être autrement. J'ai pris conscience que j'étais une courroie de transmission en tant qu'enseignante et que j'avais une responsabilité de transmettre quelque chose de juste. Malheureusement, je pense que quelques fois on transmet des valeurs qui ne sont pas les nôtres, qui ne sont pas justes.

Quelquefois certaines personnes ne se sentent pas légitimes à prendre la parole, un travail sur la confiance en soi est nécessaire pour plein de gens. Par exemple, un jour, dans ma classe j'avais un élève en difficulté en mathématiques. Je lui ai proposé d'aider un autre élève plus jeune et cette expérience lui a donné confiance en lui, lui a permis de sortir de l'étiquette dans laquelle il s'enfermait ; dans la lutte pour le

Mont Vanille c'est la même chose, certaines personnes ont pris une place, se sont rendues utiles et ça les a valorisées. Ça illustre cette idée que tout le monde doit avoir une place dans la société, que le pouvoir n'est pas qu'à ceux qui sont élus. Je pense qu'il y a beaucoup de femmes qui ont trouvé leur place dans l'association, certaines n'y sont plus et je me suis demandé si c'était à cause du point de vue de leurs maris. Ce qui est bien avec cette lutte c'est la rencontre avec des gens, on vient se frotter à leurs points de vue, on vient aiguïser son intelligence, sa façon de voir les choses, sa vision politique. De nombreux liens perdurent depuis la lutte, on se connaît mieux, on se reconnaît. C'est important ces relations sociales sur le territoire où j'habite.

Aujourd'hui, ma santé me dit de lever le pied, de me recroqueviller dans ma coquille. Mon désir est qu'on fasse humanité quoi qu'il arrive. Les décisions politiques qui vont dans le sens contraire me touchent énormément, m'affectent dans ma santé physique et morale. J'ai besoin de reprendre des forces pour pouvoir les encaisser mais il y a encore une terrible colère qui gronde en moi. Je suis révoltée et il faut que je trouve comment vivre dans ce monde-là, comment être

suffisamment sensible pour agir sans être affectée en permanence. Je pense que dans ma jeunesse j'ai voulu être magistrat pour avoir un métier qui faisait sens, pour que quelqu'un comme moi avec ces valeurs-là puisse représenter la justice, mais je n'ai pas eu le concours. Je l'ai transformé en une ligne de conduite : je trouve quelque chose d'injuste et je fais ce que je peux avec ce que j'ai pour lutter contre.





Un montage audio de ces entretiens est disponible
dans l'onglet *Grenier à sons* sur le site de
Radio Royans Vercors: www.radioroyans.fr

